André Stil

L'Optimisme librement consenti

STOCK

« ... Pourquoi avoir accepté d'interroger André Stil? Bougre d'idée! Nous ne nous connaissons même pas. Nulle connivence a priori entre lui et moi. Il est communiste, je ne le suis pas. Il est écrivain, pas moi...

... L'appréhension au cœur, j'ai donc débarqué à Perpignan un petit matin de septembre. Il m'attendait, sur le parvis de la gare. Nous allions essayer, il allait essayer, de recréer devant moi, par la parole, ce qu'il avait déjà amené à la clarté en trempant la plume dans son ombre.

... Nous avons arpenté les chemins de l'enfance, traversé les turbulences de l'adolescence, descendu le temps de la création romanesque et celui de la militance politique (...)

Fils d'une classe ouvrière qui, pas plus que la propriété ou le pouvoir, n'a la culture, il a refusé de mener à moitié-chemin son métier d'écrivain, jusqu'à accepter une très "bourgeoise consécration". Son bonheur, il l'a trouvé en tentant de vivre cette contradiction, assumée pour le meilleur et pour le pire, et qui est la raison de vivre de l' "académicien". Pour avoir aujourd'hui les mains tachées d'encre, André Stil n'a pas oublié les cals et les veines bleues des hommes de Vieux-Condé... »

80

LES GRANDS AUTEURS

Collection dirigée
par
Claude GLAYMAN

8°Z
45845
(17)

372

Dans la même collection

Henri LEFEBVRE : *Le Temps des méprises.*
Jean DUVIGNAUD : *Le « Ça » perché.*
Henri TROYAT : *Un si long chemin.*
Jean-Jacques BROCHIER : *L'Aventure des surréalistes. 1914-1918.*
Gilbert CESBRON : *Ce qu'on appelle vivre.*
François CHATELET : *Chronique des idées perdues.*
Georges BALANDIER : *Histoire d'Autres.*
Alain TOURAINE : *Un désir d'Histoire.*
Bernard CLAVEL : *Écrit sur la neige.*
Jacques BERQUE : *Arabies.*
Henri QUEFFÉLEC : *Un Breton bien tranquille.*
Fernand DELIGNY : *Le Croire et le Craindre.*
Georges LAPASSADE : *Joyeux tropiques.*
Henri LABORIT et Francis JEANSON : *Discours sans méthode.*
Christiane ROCHEFORT : *Ma vie revue et corrigée par l'auteur.*
Louis PAUWELS : *Comment devient-on ce que l'on est?*
Alberto MORAVIA : *Le roi est nu.*
Leonardo SCIASCIA : *La Sicile comme métaphore.*

A paraître

Max-Pol FOUCHET : *Destination l'homme.*
Maurice NADEAU : *Mémoires.*
Pierre EMMANUEL : Conversations avec Marie-Louise Achard.
Jean-Pierre FAYE : Conversations avec Philippe Boyer.
Jean DORST : Conversations avec Maurice Bruzeck.
André CHAMSON : Conversations avec Philippe Dominique.
Jean CHARON : Conversations avec Christian de Bartillat.
Etc.

L'OPTIMISME LIBREMENT CONSENTI

Du même auteur

Le Mot « mineur », camarades... (E.F.R.), 1949.
La Seine a pris la mer, nouvelles (E.F.R.), 1950.
Le Premier Choc, roman (E.F.R.).
I : *Au château d'eau,* 1951 (Prix d'Etat de littérature, Moscou, 1952).
II : *Le Coup de canon,* 1952.
III : *Paris avec nous,* 1953.
Lettre ouverte a François Mauriac, en liberté provisoire, avec une préface d'Aragon — une brochure (Editions des Lettres françaises).
Levers de rideau sur la question du bonheur, avec illustrations de Fernand Léger (E.F.R.), 1955.
Le Blé égyptien, nouvelles (E.F.R.), 1956.
Nous nous aimerons demain, roman (E.F.R.), 1957.
Le Foudroyage, roman (E.F.R.), 1960.
La Douleur, nouvelles (E.F.R.), 1961.
Le Dernier Quart d'Heure, roman (E.F.R.), 1962.
Femmes, que vous êtes... (Éditions Sociales).
Viens danser, Violine, roman (E.F.R.), 1964.
André, roman (E.F.R.), 1965.
Pignon sur ciel, nouvelles (N.R.F.), 1967.
Beau comme un homme, roman (N.R.F.), 1968.
Qui? roman (N.R.F.), 1969.
Fleurs par erreur, nouvelles (Julliard), 1973.
Romansonge, roman (Julliard), 1976.
La question du bonheur est posée, nouvelles (Livre-Club Diderot), 1977.
L'Ami dans le miroir, roman (Julliard), 1977.
Trois Pas dans une guerre, roman (Grasset), 1978.
Dieu est un enfant, roman (Grasset), 1979.
Seize Nouvelles (Mazarine), 1979.

Dramatiques Télévision :

Le Petit Boxeur (réalisation Jacques Krier), *2e chaîne* 1973.
La Correspondante (réalisation Alain Douhailly), *3e chaîne* 1974.
La Croisée (réalisation Raoul Sangla), *Antenne 2* 1975.
Le dernier Train (réalisation Jacques Krier), TF1, 1979.

André Stil a obtenu en 1967 le Prix Populiste pour l'ensemble de son œuvre.

80
49

André Stil
de l'Académie Goncourt

L'optimisme librement consenti

Conversations
avec
Pierre-Luc Séguillon

Stock

DL-17-09-1979-24575



ISSN 0150-5556

Tous droits réservés pour tous pays.
© 1979, Editions Stock.

Il viendra me chercher à la gare de Perpignan. Il me l'a promis. Une demi-heure de voiture à travers les vignes alourdies de l'automne et nous serons aux pieds du Canigou, perdus parmi les chênes verts et les oliviers, dans sa maison de Bellecroze.

Je tourne et me retourne sur cette mauvaise couchette. Impossible de trouver le sommeil. L'esprit fripé et l'appréhension aux tripes. Pourquoi donc avoir accepté d'interroger André Stil? Bougre d'idée! Nous ne nous connaissons même pas.

Juste rencontré une fois. Il y a trois mois. Dans l'un de ces déjeuners très parisiens où il est du meilleur ton pour les convives, entre l'avocat au crabe et le rouget grillé, de faire les brillants en jouant aux académiciens du Tout-Paris, du tout lu, tout vu, tout entendu, tout su. Lui, l'académicien Goncourt, un peu raide, un peu gêné aux entournures, avait bien l'air, ce jour-là de se moquer royalement de ces cabotinages. Peu enclin à concourir. Plus préoccupé de concilier une gourmandise de bon aloi avec une étroitesse congénitale du gosier. La culture, c'est comme la bonne chère : il goûte, mastique, assimile. Il en connaît le prix. Gosse, dans son Nord natal, à la frange des corons

miniers, il a eu faim de l'une et de l'autre. Pas faim à en crever; non, une faim discrète, mais tenace, faim de ces choses qui affinent le palais et affranchissent l'estomac de ses peurs lancinantes; faim de celles-là qui aiguisent l'esprit et libèrent l'expression.

Plutôt sympathique donc, ce personnage avec son regard clair d'adolescent planté dans une belle gueule de quinquagénaire poivre et sel. A l'apparence, une solide santé du corps et du cœur.

N'empêche que je ne le connais pas. Nulle connivence *a priori* entre lui et moi. Cette bonne connivence, confortable, qui favorise l'échange. Il est communiste, je ne le suis pas. Un communiste sans peurs ni complexes. Une bonne cuvée issue de la Résistance. Sa génération a été celle des certitudes et de la fidélité érigée en dogme. La mienne cultive les remises en cause. André Stil est écrivain; je ne suis pas critique littéraire. L'esprit ainsi fabriqué, que j'abandonne au quart du chemin le roman qui m'assomme. Sans autre forme de procès. Me plaît-il en revanche, je le dévore d'un trait, courant plus vite que les lignes, jusqu'à l'épilogue.

C'est ainsi que j'ai lu, de très bon appétit, les nouvelles et les romans de Stil; ou plutôt cette longue histoire, identique, toujours retricotée au fil des années et des parutions où les mêmes personnages, dans un même décor — quelques kilomètres carrés de hauts fourneaux, de forges et de fonderies, de laminoirs et de tréfileries, de terrils et de puits — posent inlassablement une même question : celle du bonheur. Pas le Bonheur avec un grand B. Non. Charlemagne ou Aimée, Violine ou Kléber ne sont pas métaphysiciens. Ni de métier ni d'inclination. Seulement des esprits bourdonnant du bataclan infernal des coups de boutoirs de l'emboutissage ou

des crécelles déchirantes de l'étriquage, des corps rompus, des épidermes craquelés au feu des fours, des mains calleuses à la recherche d'un bonheur sans majuscule, au ras du quotidien. Et l'hameçon d'André Stil, pêcheur en eaux familières, d'aller toujours un peu plus profond, de nouvelles en romans, en quête de ce gros brochet qui mordille, dit sa présence, mais jamais ne se laisse capturer.

Bien. J'ai lu et j'ai aimé. Mais de là à ausculter, disséquer au scalpel la matière littéraire, jouer les critiques... Et puis, faut-il l'avouer, j'ai encore dans le creux de l'oreille les paroles de ces âmes charitables, empressées de me mettre en garde. Stil? « Un stalinien bon teint »! A preuve d'ailleurs — c'était en 1952 — ce prix Staline a lui décerné pour son épopée *Le Premier Choc*. Mais qui n'a pas été stalinien au P.C.F., du temps où Maurice Thorez se proclamait le premier d'entre eux en France? Et ceux-là qui en font aujourd'hui grief à l'écrivain, l'air scandalisé, n'étaient-ils pas les plus prompts, hier, à sacrifier au culte du petit père Joseph? Stil encore? « Un communiste récupéré, intégré, embourgeoisé »; bien sûr, puisqu'il a couvert mis chez Drouant, à Paris, où il déjeune chaque mois avec ses pairs de l'académie Goncourt. Bigre, on a la dent dure et la jalousie à fleur de langue chez les intellectuels salonnards de « gauche »!

L'appréhension au cœur, j'ai donc débarqué à Perpignan, un petit matin de septembre. Il était là. Il m'attendait sur le parvis de la gare, robuste, droit comme un i, un port altier entretenu par une heure de natation quotidienne. Prêt, en bon sportif, à jouer cette partie autour d'un magnétophone.

Inquiet pourtant, lui aussi. Il s'interrogeait. N'était-ce pas folie, du moins paradoxe, pour un écrivain qui, précisément, avait choisi la plume, le

mot écrit, la phrase jetée sur la page blanche comme le plus haut moyen d'expression, que de prétendre se conter devant un autrui inquisiteur, appelé, par la règle même de ce jeu, à forcer les coulisses de la création? Dresser le bilan, après trente ans d'écriture romanesque; explorer le souvenir; faire halte, un instant, et réfléchir sur les hommes, les choses et les événements rencontrés au long de la route. « Mettre au point. Non pas comme on mettrait au propre un brouillon. La vie n'est pas un brouillon, elle est le texte. Mais, justement, l'écriture romanesque n'est jamais que le dessin approximatif de ce réel vécu, quand elle n'en est pas une diversion ou une évasion. »

Nous allions donc essayer, il allait essayer de recréer devant moi, par la parole, ce qu'il avait déjà amené à la clarté en « trempant sa plume dans son ombre ».

A Bellecroze, Moun avait préparé le frais café, selon la tradition du coron : la première tasse, celle qui a la virginité du matin, le goût des commencements. Moun, la femme d'André Stil; André, le compagnon de Moun. Le possessif est ici impropre : ils sont l'un par l'autre, depuis le temps qu'il était lycéen. Lui, massif, carré, tout d'un bloc et pourtant tellement fragile avec ses angoisses et ses rires, ses gourmandises ou ses caprices d'enfant « ouaté ». Elle, tendre, frêle, discrète, secrète peut-être. Et si forte. Et si déterminée. Dans cette maison moderne conçue à leur gré pour reproduire l'intimité transparente des demeures flamandes, elle est — c'est sûr — le cœur et la respiration. Une présence qui rassure.

Un sourire d'elle, un mot, à moins que ce ne fût un silence, a suffi pour dissiper nos inquiétudes

respectives et nous encourager à nous jeter en cette longue conversation.

Vingt-cinq heures devant un magnétophone! Plus, peut-être. Je ne sais. Incapable de distinguer les propos tenus durant ces séances de travail matinal, lorsque le soleil se levait sur la mer et que Tchorni, le bas-rouge, s'étirait paresseusement entre nos jambes, et ceux échangés au cours d'une partie de pêche au loup dont nous revenions bredouille, ou le long des sentiers brûlants des contreforts du Canigou.

Ainsi, nous avons arpenté les chemins de l'enfance, traversé les turbulences de l'adolescence, descendu le temps de la création romanesque et celui de la militance politique. Chacun prétendait choisir la route : lui entendait suivre le fil de sa méditation intérieure; ma curiosité contredisait sans cesse ce cours et voulait s'attarder auprès de chaque personnage rencontré au long du voyage : Eluard, Aragon, Thorez, Duclos et... tous ces compagnons de route dont il me disait qu'ils n'étaient pas toujours ceux de la déroute. J'avais trop souci à ses yeux de l'aventure politique, au détriment de son corrélatif littéraire. Il était, lui, préoccupé de « bien tenir les deux bouts de la chaîne ». Sans doute, les deux termes d'une contradiction inscrite au cœur de sa vie, source de heurts multiples et d'affrontements intérieurs.

Fils d'une classe ouvrière qui, pas plus que la propriété ou le pouvoir, n'a la culture, il n'a jamais voulu rompre le lien originel; jusqu'à témoigner d'une fidélité presque religieuse au combat de sa classe et à « son » parti. Fidélité qui l'a parfois conduit à préférer « avoir tort avec ceux qui ont raison ». Introduit à la culture, fasciné par cet outil, il a refusé de mener à moitié chemin son métier

d'écrivain; jusqu'à accepter la consécration, aux yeux des maîtres de l'édition littéraire, de l'entrée à l'académie Goncourt.

Et son bonheur, il l'a trouvé à tenter de vivre cette contradiction, sans cassure mais non sans casse. Avec l'acharnement et l'avidité du petit pauvre devenu bon élève; avec aussi la verve et la fraîcheur de l'enfant resté poète. Respectueux de cette discipline qui est la force des bataillons de militants et le meilleur atout des damnés de la terre, mais cultivant la liberté du mot et de la phrase. Campé ferme dans un réel dont il trouve pourtant la clef, le plus souvent, dans un rêve créateur. Déterminé dans la décision politique, tendre et chaleureux dans l'écriture romanesque. Bardé de quelques solides certitudes, celles-là que lui offre son parti, avec pourtant la conviction de n'en avoir aucune « sinon celle de l'avenir des incertitudes ».

Ainsi André Stil se laisse voir dans ce livre. Comme il s'est conté à moi, à mesure que s'esquissait une amitié. Pas tout à fait cependant. Tel jugement porté sur un homme, ce portrait brossé ou cette anecdote évoquée ne figurent pas dans les pages qui suivent. L'ancien rédacteur en chef de *L'Humanité* a préféré les gommer. Pudeur de l'écrivain? Prudence du militant? Peut-être l'effet encore, tout simplement, tout gravement, de cette contradiction assumée pour le meilleur et pour le pire, raison de vivre et de créer de l' « académicien » qui, pour avoir aujourd'hui les mains tachées de l'encre de sa plume, n'a pas oublié les calles et les veines bleues des hommes de Vieux-Condé.

Pierre-Luc SÉGUILLON [1]

1. Licencié ès lettres (langues et civilisations arabes). Rédacteur en chef de *Témoignage chrétien*.

Vivre ses contradictions

PIERRE-LUC SÉGUILLON. — *C'est étonnant de se retrouver ici, à quelques kilomètres de la Méditerranée, presque voisins du cimetière marin de Valéry, si loin de cette autre extrémité de la France à laquelle vous êtes tellement lié; dont le décor et les hommes, surtout, ont inspiré votre œuvre. Comme s'il y avait une coupure physique entre celui que vous êtes devenu, l'écrivain reconnu, récompensé et ce Nord où vous avez vu le jour et qui nourrit votre plume. Dans le choix de cet exil méditerranéen, si l'on peut parler d'exil, n'y aurait-il pas quelque ingratitude vis-à-vis de vos racines humaines, de vos racines littéraires aussi?*

ANDRÉ STIL. — Je ne le pense pas. Tout ce qui continue à pousser pousse à partir de ces racines, ici comme ailleurs. Et la coupure physique dont vous parlez, en réalité, elle existe depuis très longtemps, depuis bien avant mon installation ici, soit seulement six ans. Ce n'est pas moi qui l'ai choisie, cette coupure. Elle s'est produite dans les années 49-50, quand j'ai quitté le Nord pour venir à Paris. J'ai vécu une dizaine d'années dans la région parisienne, une dizaine d'années dans la Marne, six ans ici. Ça

fait par conséquent près de trente ans que cela ne m'a pas empêché, au contraire, d'écrire tout ce que j'ai écrit à partir du Nord, du Nord de mon enfance et d'un Nord présent que je connais, mais que je reconstitue aussi à partir de ce fonds de l'enfance. Je suis ainsi fait que je n'écris jamais sur ce qui m'est proche immédiatement. Par exemple, j'ai vécu dans la région parisienne, et je n'ai pratiquement rien écrit sur elle; j'ai vécu dans la Marne et j'ai fort peu écrit sur ses gens et ses paysages. Peut-être cela viendra-t-il un jour, maintenant que je m'en suis éloigné. Quand j'ai commencé à écrire sur le bassin minier de mon enfance, je l'avais déjà quitté; j'étais à Lille depuis quelques années. C'est assez difficile à expliquer. Mais je sens bien comment ça marche. C'est que l'écriture romanesque fait intervenir beaucoup plus l'imagination, une recréation, qu'une simple copie de la réalité. La réalité trop proche gêne dans ce travail — pour moi en tout cas — plutôt qu'elle n'aide. Vous savez, il y a bien d'autres paradoxes.

— *Lesquels?*

— D'abord, dans ce que nous faisons ici. Demander à un écrivain de parler, cela ne semble pas poser de problème, et ça se fait maintenant très couramment. Pourtant, si quelqu'un a choisi, à un moment donné de sa vie, d'écrire plutôt que de faire autre chose, et d'écrire spécialement des romans et des nouvelles, c'est qu'il a considéré que l'expression écrite, et surtout ce qui dans l'écriture va toujours plus loin que l'expression, a des qualités incomparables. Lui demander, tout d'un coup, de renverser la vapeur, c'est un peu contredire une

préférence fondée, peut-être, sur l'expérience d'une vie.

Mais à y bien réfléchir, ça présente aussi des avantages. Par exemple, on s'aperçoit — et on s'en aperçoit aussi en cours de route, pendant trente ans d'écriture — que l'écriture romanesque a d'immenses qualités, mais elle en a aussi le revers. Elle aime l'indécis, l'incertain. Le mouvement de l'écriture moderne, qui m'a toujours beaucoup préoccupé, même si ça n'a pas sauté aux yeux de tout le monde à tous les moments, va justement vers de plus en plus de flou, reflétant dans l'écriture le flou qu'il y a dans la réalité, pour tout le monde. On se sent toujours beaucoup moins assuré dans la réalité qu'on ne le croit en général.

Ceci, en revanche, est une occasion d'essayer de faire le point, de mettre au net un certain nombre de faits d'abord, ensuite la réflexion qu'on a pu avoir sur eux hier ou qu'on a maintenant. Mettre au point, non comme on mettrait au point un brouillon. La vie n'est pas un brouillon. C'est la vie qui est le texte. L'écriture ne fait jamais qu'être l'approximation de ce texte réel, quand elle n'en est pas la diversion ou l'évasion. Mettre au point, plutôt, comme on dirait d'une photo à prendre.

Si j'essaie de faire le point maintenant, comme en quelques mots d'introduction, de ce qu'a été ma vie, je crois que l'essentiel est à peu près ceci : la vie m'a placé devant une contradiction extrême. Et, en un sens, j'ai essayé de lui rendre la pareille. C'est-à-dire que je n'ai pas voulu éviter cette contradiction, ou l'esquiver par un côté ou par un autre, dans une direction ou une autre. J'ai essayé de l'assumer au mieux et au maximum, et même de la pousser aussi loin qu'elle pouvait l'être.

Cette contradiction, c'était d'abord ce que Marx

a montré comme la contradiction fondamentale, puisqu'il se trouve qu'à la différence encore de la grande majorité des intellectuels de ce pays, je suis né dans la classe ouvrière. La contradiction fondamentale : les travailleurs, ceux qui produisent d'une part et, de l'autre, le système qui les exploite.

A cette contradiction fondamentale s'est ajouté pour moi ce qui était encore une exception à mon époque : bien qu'issu de la classe ouvrière, j'ai été amené à faire des études secondaires et supérieures. Et comme je venais d'un milieu privé de culture, il y a eu pour moi comme un appel d'air : j'ai été tenté de me lancer à fond dans l'acquisition de cette culture qui manquait aux miens. Je n'ai pas fait les choses à moitié. Il me fallait aller aussi loin que possible, aussi bien dans le travail des études que dans ses à-côtés.

A partir de là, j'ai essayé de tenir toujours les deux bouts de la chaîne. Je n'ai pas voulu m'éloigner de mes origines parce que je devenais un intellectuel. Et, de l'autre côté, je n'ai jamais voulu non plus, en fonction des liens que j'avais avec mon monde originel, limiter mes préoccupations d'intellectuel et, en particulier, de créateur. Cela a été à l'origine de bien des difficultés de ma vie. On imagine aisément que ce n'est pas si facile de tenir ce que j'ai appelé pour simplifier les deux bouts de la chaîne. Ce sont plutôt les pointes d'une étoile, ça va dans toutes les directions et il faut maîtriser tout cela en même temps. Mais ça a été aussi l'origine de ce qu'il y a eu de plus intéressant dans ma vie. Et je dirais d'un certain bonheur. Le bonheur, ce n'est pas un état plat, calme. Il y a même un bonheur de la contradiction. D'ailleurs, l'amour, qui, en ces temps de pénurie, arrive à nous donner l'idée du plus grand bonheur, l'amour c'est la plus grande

contradiction. C'est vivre la différence. C'est le bonheur de la différence. Et l'amitié, c'est pareil. Si l'amitié et l'amour sont des choses aussi exaltantes, c'est que rien n'y est jamais résolu d'avance. Mais je pense qu'il y a un amour heureux, et une amitié heureuse. J'ai vécu cela, j'ai vécu de cela. Et imaginer la société égale et libre qui se fera un jour comme une mer calmée, à l'échelle planétaire ou interplanétaire comme à celle des vies individuelles, ce serait à la fois une immense illusion et l'imagination la plus ennuyeuse, assez désespérante. On peut parier que le monde à venir sera merveilleusement divers et contradictoire, plus divers et contradictoire que le passé et le présent. Ce qui sera changé, sans doute, c'est que les contradictions en question ne tiendront plus du désastre organisé, mais que l'effort et l'élévation nécessaires pour les surmonter feront partie eux-mêmes du bonheur de tous.

Bon. Assez bavardé. Au travail!

Le pays vert

Je suis né un premier avril...

— Vous venez aux autres, si je puis dire, par un monde qui est lui-même très contrasté et très contradictoire, le monde du charbon, du feu.

— Je suis de ce pays. Commençons tranquillement par le début. Je suis né le 1er avril 1921. Ça a l'air d'une blague, une sorte de clin d'œil de la vie, au début. J'aime bien les clins d'œil, peut-être à cause de ce début. Et il se trouve que, sur mes cinq enfants, trois sont également du 1er avril, ou presque. A un ou deux jours près. Et mon père était secrétaire de la société de pêche « Les Poissons rouges »! Dans ce pays du Nord, on ne pêche guère de poissons rouges, mais on devine assez bien d'où venait ce rouge : la tradition socialiste. On met souvent la blague à Marseille, mais les gens du Nord et ceux du Midi s'entendent fort bien sur une certaine façon d'aborder les réalités, et particulièrement les réalités désagréables. Un certain humour leur répond, même s'il ne sonne pas toujours juste, parce que c'est parfois l'humour d'une inculture.

Ce n'est qu'un détail. Mais ce côté détail, plus je vieillis, plus je m'aperçois qu'il a joué un rôle immense dans ma vie. Vous voyez, par exemple, ici,

des tas de petits objets, dont un certain nombre a trouvé place dans mes livres. Je ne suis ni un maniaque ni un nostalgique du passé. Je crois, que les grandes choses, dans la vie d'un homme, viennent aussi bien des petites que d'autres grandes. Même les grands jours commencent au petit jour.

Tenez, j'ai toujours une boîte entière des insignes de cette société de pêche. Il y avait effectivement, vous le voyez, un poisson rouge, sur un fond de velours vert. Une boîte entière qui est un des éléments essentiels de l'héritage de mon père. Il n'était pas riche, son héritage représentait deux fois rien. Mais qui sait si ce n'est pas de là qu'est venu le goût que j'ai pour le vert. Vous voyez, tout est vert. Je vis dans un pays vert, mes murs sont verts, la maison est pleine de plantes. Moi-même aussi, je suis souvent en vert. Mon Nord natal était aussi un pays vert, pas le « pays noir ». Ce simple goût pour une couleur, ça fait partie, aussi bien, je crois que les engagements politiques ou philosophiques, de la base sur quoi travaille un écrivain, des bases d'une écriture.

Mon père était un artisan. La façon dont il travaillait et les objets avec lesquels il travaillait, c'est, au fond, tout ce qui a constitué son héritage. Vous l'avez ici. Vous avez, par exemple, ces grands ciseaux de tailleur. Là-bas, c'est son fourneau, son fer à repasser de tailleur. Ce sont des choses qui sont devenues à la mode depuis dix ans mais, à cette époque-là, personne ne considérait que c'étaient des objets intéressants. Vous avez encore là-dedans les cendres du charbon de bois qui chauffait le fer. « Les cendres de mon père battent sur ma poitrine », disait le fils fidèle dans *Eulenspiegel*. Elles ne sont pas sur ma poitrine, mais elles sont là. Vous pouvez les toucher. Il est mort depuis dix-sept ans.

Et ça, cette espèce d'immense gant noir, c'est ce qui lui couvrait tout l'avant-bras quand, avec ce fer, il faisait fumer les pattemouilles sur le drap.

Cette courbe de l'usure...

La vie dure vous est connue aussi bien par des petits objets comme ça que par la révélation que d'autres en ont eue à la lecture de Marx. Ça, c'est la pierre noire sur laquelle mon père, toute sa vie, a repassé son rasoir. Elle est complètement usée. Il y a le temps, là-dedans, et puis il y a l'homme qui repassait ses rasoirs. C'est comme ce couteau à pain, qui a servi à ma mère pendant toute sa vie, sans jamais être remplacé, et qui est devenu ce que vous voyez, usé au travail : un seul couteau pendant toute une vie. Dans le Nord, en patois, on dirait : *s'vinte, i touche s'dos,* c'est-à-dire : « son ventre touche son dos », comme on dit de quelqu'un qui est très maigre. Il y a à la fois, là-dedans, vraiment l'image concrète de l'usure des choses et des gens et une certaine beauté qui peut venir de là. Regardez, cette courbe de l'usure, qu'on retrouve dans l'un et l'autre objets, pierre ou lame, est-ce qu'elle ne leur donne pas une capacité d'expression sans commune mesure avec leur importance aux yeux des « étrangers »? Je vis entouré de choses comme ça.

— *On les retrouve sans cesse dans vos livres. Par exemple, je crois que c'est dans* Le Foudroyage, *il y a un loquet qui bat toujours.*

— Ce loquet était sur une porte chez mes parents. Ce sont les petits objets de mon enfance,

les objets de la misère et du labeur. Par exemple aussi, ce hachoir à légumes. A cette époque, les robots n'existaient pas. Ces hachoirs à légumes, aujourd'hui rouillés et qui étaient alors gardés on ne peut plus propres, servaient, sur une planche en trapèze, à écraser les légumes, les couper, les rassembler, les recouper, etc., avec un bruit considérable, qui était un des bruits caractéristiques de ce qu'on appelait le coron. Ce qu'on appelait, dans le Nord, le coron, à l'origine, c'était la cité minière, toutes les maisons alignées que vous avez vues sur les photos, mais, par extension, n'importe quel groupe de maisons proches devenait un coron. Sans être dans un coron minier, les quelques maisons autour de la mienne, on les appelait notre coron. On entendait toutes les femmes qui, à certaines heures du jour, faisaient ce bruit sur leur planche, avec même un certain sentiment de ce contact et de cette communication. Elles ne tapaient pas toutes de la même façon, plus ou moins fort, plus ou moins vite, en colère ou en douceur. Et puis, il y a cela, par exemple. C'est étonnant, cette pince courbe, aux dents pointues. C'est ce qu'on appelait un « croque-sucre ». Dans ce pays où l'on boit beaucoup de café, le souci d'économie faisait que, même un sucre, on le cassait. Avec ça, dans le creux de sa main, la femme en faisait quatre morceaux.

— *Le café, c'est tout un rite? Une liturgie presque. Il y a le café frais...*

— Oui, voilà. Contrairement à ce qu'on pense souvent, il y a aussi le café frais. Il n'y a pas que le café à la chicorée, sur lequel on a passé cent fois, et que le mineur emportait autrefois au fond : ça lui

faisait moins de mal et ça coûtait moins cher. Mais il y a aussi le vrai café frais du Nord qui peut être aussi bon que n'importe où. Et plus encore qu'à un rite, il est lié à toute une vie collective. Le moment du frais café, c'est le moment où l'on appelle les voisines ou les voisins. Il y a comme cela un va-et-vient, des femmes surtout, de maison à maison, à l'occasion du frais café, selon les heures.

Un pays haut en couleur

On sentait une sorte d'unité de tout le monde dans un pays comme celui-là, unité contradictoire, certainement. Vous avez parlé d'un monde contrasté. C'est vrai, mais tous les mondes le sont, à leur façon. Prenez ce pays-ci, le Roussillon, qui est plein de soleil, aujourd'hui et toujours. Il a aussi ses contrastes, autres, à y bien regarder. Je dirais plutôt que je suis né dans un monde haut en couleur. C'est à tort qu'on voit le pays minier noir, gris, plus gris que noir d'ailleurs. Déjà les couleurs physiques, quand on le connaît de plus près... Quand on le voit en passant, évidemment, dans le train ou de loin, on ne peut pas dire que ce soit très gai, surtout en ce moment où le charbon meurt. Cela n'empêche que depuis quinze ou vingt ans, on voit une certaine tendance chez les gens du Nord à lutter pour la couleur, dans leurs maisons et autour, pas toujours très bien d'ailleurs. Mais surtout le rouge des coulées, le noir du charbon, le vert ou le jaune des blés et des seigles, et le grand ciel qui s'en occupe — et tous les reflets des eaux, et toutes les couleurs des fêtes, des manifestations, défilés, processions... En tout cas, c'est un pays haut en couleur humaine. Je dirais presque en couleur intérieure. On y a

vraiment le sentiment, tout de suite, de faire partie d'un ensemble, et d'un ensemble qui n'est pas limité au petit coin où on est né, le village, par exemple. Il y a une sorte de tradition de la vie commune, qui tient au fait que, dans ces villages, l'immense majorité des gens sont de la classe ouvrière. C'est un peu une classe ouvrière à l'état pur. Dans un village comme le mien, Hergnies, ou dans les villages voisins, Vieux-Condé (Condé, c'est un peu différent : c'est une vieille petite ville plus « bourgeoise »), dans les villages miniers à proprement parler, que ce soit Fresnes-sur-Escaut, Escaupont, on ne voyait guère que des ouvriers, des travailleurs. Les gens qui les exploitent, on ne les voit jamais. Ils sont très loin. Et ça, c'était une caractéristique du bassin minier, avant même que cela gagne d'autres industries au XIX^e siècle. Les responsables des compagnies minières étaient très loin : ils étaient à Paris, ils étaient au gouvernement, leurs noms sont bien connus. Là, au contraire, on avait le sentiment de vivre à l'état pur la vie des travailleurs, et c'est lié peut-être à certaines qualités comme à certains défauts de ce que j'ai écrit. Une impression, parfois, d'isolement de cette classe ouvrière, qui n'existe pas ailleurs, pour le bien ou pour le mal.

— *Était-ce une société homogène?*

— Et là-dedans, il y avait la tradition de la classe ouvrière. Notre vie, même lorsque nous étions très jeunes, venait sur un fond de souvenirs communs, qui étaient liés à la vie, à la souffrance de cette classe ouvrière et à ses luttes : la catastrophe de Courrières, la fusillade de Fourmies, les grands combats de la corporation minière, à la fois contre

l'exploiteur et à l'intérieur d'elle-même, pour différentes lignes politiques, ou pour différentes lignes syndicales. C'est dans cette région qu'il y avait eu l'opposition entre ce qu'on appelait les Broutchoutistes et les Baslicots. Les Broutchoutistes qui étaient un peu les anarcho-syndicalistes du bassin minier et les Baslicots qui étaient, disons, opportunistes, réformistes. Tout cela nous était très proche. Il ne fallait pas aller le chercher loin. Par exemple, Basly avait vécu à Denain où Zola était allé le voir à son comptoir, et sa famille venait jusqu'à Hergnies. Il y avait des Basly à côté de chez moi, c'étaient des voisins. Tout cela était à la fois grand, et très proche, familier. Les gens qui avaient fait partir les choses très loin, jusqu'à la Chambre des députés, ils étaient partis de chez nous, de ce bassin minier. Cela créait un halo intéressant autour de la petite vie qui était la nôtre. Nous avions le sentiment d'appartenir à quelque chose d'important.

Tout cha, ch'est à mi!

De là venait surtout une certaine façon de se tenir droit, de se tenir debout, face à l'adversité. En réaction contre tout ce qui n'allait pas, en même temps que cet humour, et ce sens de la vie commune, il y avait dans ce pays un sens de l'amitié, ce goût de la fête, et presque une sorte d'orgueil de classe, chez les mineurs notamment. Il y a des tas d'histoires et de chansons où vous le voyez s'exprimer, en même temps que sa critique amusante, d'ailleurs, parce qu'on a assez conscience de cette façon de se dresser sur les ergots comme les coqs de combat. Des histoires ou des chansons, où

le mot « mi » qui veut dire « moi », revient comme un leitmotiv : « ch'est mi! », « ch't à mi! »... A la fois esquive et riposte, affirmation du contraire de ce qui est, à savoir qu'on a tout pour être gagnants.

Voilà, je suis né là-dedans et c'est ce qui m'a marqué. Cela dit, il se crée quelquefois des images fausses de ce que vous êtes. Il m'est arrivé de rencontrer des gens qui croyaient que, d'origine, j'étais un mineur, à partir de certaines choses qui avaient été écrites, ou du fait que mon premier livre s'était appelé : *Le Mot « mineur », camarades.* Ensuite, il m'est arrivé d'entendre dire, ou même de lire que mon père était mineur. En réalité, il était artisan, un petit artisan, tailleur d'habits dans un village de trois mille habitants, c'est-à-dire qu'on ne s'y habillait pas très souvent. On s'habillait pour un mariage, on s'habillait pour un enterrement, ou plus exactement, les habits de mariage servaient au moment des enterrements. C'était à peu près tout et la demande n'était pas telle qu'on puisse vivre avec ça. Pour vivre, mon père devait avoir plusieurs cordes à son arc. Il était à la fois tailleur, bistrot, il tenait un estaminet, comme on dit dans le Nord — on dit aussi un cabaret — et puis, il vendait tout ce qui tournait autour de son métier de tailleur, de la mercerie, des chapeaux, des casquettes. Vous voyez encore ici, sur mon bureau, en fait de lampe, ce bloc de bois assez imposant, poli comme un crâne, avec presque une vis de pressoir. Il servait à élargir les casquettes. Quand elles étaient un peu étroites, on mouillait la coiffe de cuir autour, on les mettait là-dessus, on tournait quelques coups, on laissait une nuit. C'est un instrument qui m'a beaucoup aidé à éviter d'attraper une grosse tête. Parce qu'il m'a donné le sentiment qu'attraper une grosse tête,

ça tenait un peu de cet effort d'élargissement des casquettes. Quelque chose d'extérieur, artificiel.

— *Ce père, ne le retrouve-t-on pas dans l'un de vos romans?*

— On doit le retrouver à plusieurs endroits, et même sous d'autres métiers que tailleur. Mais, ce qu'il faut peut-être préciser, c'est ceci : avant d'être artisan, il avait été ouvrier tailleur, c'est-à-dire qu'il avait travaillé pour un patron, très peu de temps, en fait, avant que je naisse. Je suis né en 1921, par conséquent, j'ai été conçu peu de temps après son retour de la guerre de 14-18, où il avait été fait prisonnier presque le premier jour. Il venait à peine de s'installer à son compte quand je suis né. Dans quelle mesure il était plus artisan qu'ouvrier, je veux dire au fond, moralement, psychologiquement, c'est très difficile à dire, à reconstituer. D'autre part, ma mère, elle, ne travaillait plus, mais elle avait été ouvrière d'usine, comme souvent les femmes du Nord, avant leur mariage. C'est seulement au moment de son mariage, ou un peu après, qu'elle avait cessé de travailler comme ouvrière d'usine — elle était magasinière dans une usine métallurgique. Est-ce que mes parents étaient des ouvriers ou des artisans ou des petits commerçants? Dans un village comme celui-là, la limite est flottante. La classe ouvrière était tout à fait autour de moi, dès ma naissance. Dans toutes les familles d'un village comme le mien, il y a une majorité d'ouvriers. Même si certains éléments de la famille font un peu autre chose, on ne fait jamais grand-chose d'autre. C'est toujours *un peu* autre chose. Ma famille elle-même, plus largement, était une

famille ouvrière. C'était une famille où on comptait, en particulier parmi mes oncles, deux mineurs dont un a été tué au fond de la mine du temps de mon enfance : *Antoine;* le titre de ma première nouvelle, dont on parlera peut-être à propos de mon premier livre, Antoine a existé réellement sous ce prénom et il a été tué exactement comme dans la nouvelle. Nos voisins aussi, c'étaient des mineurs, des métallos, des ouvriers de l'industrie chimique, des cheminots. Alors, la question de savoir si mes parents étaient ouvriers ou pas ouvriers est, à mes yeux, assez académique. Je suis né de ce milieu ouvrier, je suis né de cette classe ouvrière. C'est le sentiment que j'en ai toujours eu, c'est la volonté aussi d'être fidèle à cela qui ont compté et comptent le plus, je crois.

C'est ce qui fait que, s'il y a eu beaucoup d'ouvriers dans mes livres, ce n'est pas du tout par une décision de caractère idéologique, à un moment donné, parce que je considérais que la classe ouvrière jouait un rôle important et qu'il fallait par conséquent qu'elle ait sa place dans la littérature. C'est à cause de ce hasard qui m'a fait naître là.

La nature reprenait ses droits

Mais il y a eu aussi les particularités de ma situation. Premièrement, donc, mon père n'était pas un ouvrier, et surtout pas un mineur. Deuxièmement, je n'étais pas vraiment au cœur du bassin minier. C'était la bordure du bassin minier, et elle n'avait pas les mêmes caractères que le cœur du bassin. C'est là qu'avaient été creusés les premiers puits de mine, les plus anciens, déjà abandonnés. Cette partie du bassin minier était comme une sorte

de préfiguration lointaine, au moment où personne, ni moi, n'avait l'idée de ce que serait l'évolution du Nord et du Pas-de-Calais dans l'avenir, une préfiguration lointaine de ce qui existe aujourd'hui, avec l'abandon et la fermeture des puits. Dans cette région, dès cette époque c'était presque fait. Il y avait des puits morts, des puits anciens, ruinés depuis déjà un certain temps, avant même la Première Guerre mondiale. Le paysage était redevenu très différent. La mine avait représenté une sorte de catastrophe pour la nature. Mais cette catastrophe avait eu des effets relativement heureux, puisqu'elle avait fait naître, en particulier, d'immenses étangs, qui éclairaient ce coin où j'étais. Non, ce n'était pas du tout un coin noir, mais un coin vert, cette espèce de lac sur lequel j'ai grandi et qui a été en quelque sorte mon deuxième père ou ma deuxième mère. Je me suis un peu élevé tout seul sur cet étang, avec tout ce que ça comporte. Et autour, la nature reprenait ses droits. Au point qu'il n'y a pas tellement longtemps, j'étais, pour un film de télévision, dans l'Avesnois et, me promenant un matin, je suis un homme du matin, j'éprouvais une émotion intense dont je ne voyais pas la raison, à me trouver dans ce paysage de l'Avesnois. Et, à la réflexion, je trouvai l'origine de cette émotion : Tout ce que j'avais autour de moi ressemblait certainement à ce qu'avait été mon village, *avant le charbon*. Les maisons étaient exactement les mêmes, mais il n'y avait pas la mine, la mine qui avait tout noirci mais était déjà en train de lâcher prise. Et je me trouvais là, au fond, comme si j'avais été deux siècles plus tôt dans le village qui serait le mien, avant que ne s'y installe la mine.

C'était donc en bordure. Si j'étais né au cœur du bassin minier, je ne sais pas si j'aurais eu à son

égard la même attitude d'écrivain. Je crois que le fait de découvrir cette vie en lisière et en n'étant moi-même pas fils de mineur, a été un élément à considérer, en tout cas, pour la façon dont j'ai eu envie d'écrire sur ce monde.

— *Vous aviez déjà une certaine distance, en fait, d'observateur.*

— C'est-à-dire que ce bassin minier, je l'ai vu, de près, mais *vu*. Si j'avais été exactement dedans, je ne l'aurais peut-être pas vu. Il fallait que je sois un peu dedans pour que je me sente partie prenante de ce monde, que je le connaisse de l'intérieur. Mais si j'avais été vraiment au centre, il y a peut-être des tas de choses qui ne m'auraient pas surpris, touché, comme elles l'ont fait, avec cette petite distance, ce petit recul.

Ici, vous ne voyez pas le Canigou, parce que vous êtes pratiquement dessus. La grande montagne, partout dans le département, elle domine. Ici, parce qu'on est trop près, on ne la voit pas. Je ne serais donc peut-être pas devenu un écrivain. La curiosité de la lisière a beaucoup joué et aussi, je crois, le sentiment des nuances que donne la pratique de la lisière.

Il n'y a pas de lieu plus émouvant qu'une frontière

Enfin, c'était ce qu'on pouvait appeler la queue du bassin minier. Tout de suite après nous, c'était la frontière belge. On était vraiment au bout. On y voyait comme un affaiblissement ou un ralentisse-